

Lo que se hace con amor se hace siempre más allá del bien y del mal. NIETZSCHE

Sábado, 27 de Junio de 1964

N.º 4

LA MANTE RELIGIEUSE

Così fan tutte... (Mozart)

Les femmes —et les mères, tout parti culièrement— sont des victimes, nos victimes.

S'agit-il de recevoir des amis (qui rentre au dernier moment, quand tout est prêt, inonde la salle de bains fraîchement récurée et salit les serviettes propres?), de partir en vacances (qui fait les valises, pense aux robinets, «ferme» la maison et retrouve les billets d'avion?), de faire des enfants, ou, tout simplement de la vie quotidienne (qui pense au gaz, au loyer, aux traites du téléviseur? qui paie les factures ou se fait engueuler, faute de les payer?).

Aucune comparaison entre notre «travail» et le leur!

A l'extrême rigueur, si nous sommes député, banquier, propriétaire de haut-fourneau, fonctionnaire...

Mais si, par malheur, au lieu de faire des cocottes en papier, nous noircissons l'édit pendant que Bobonne ou Maman passe la cireuse électrique ou empile à côté de notre machine à écrire les chaises de la salle à manger, misère! (Moi, avec la prose, je m'en tire, plus ou moins mal; mais pauvre du rimeur de sonnets!).

Sur le plan moral, c'est encore pire!

Qui tremble pour les siens? Qui se sacrifie? Qui se ronge? Qui souffre en silence? Et qui le crie bien haut?

Elles, bien sûr!

De qui le coeur se brise-t-il? Qui pleure des larmes de sang quand le fils s'en va-t-en guerre?

Elles encore!

Les pères —c'est bien connu— ne gardent de «la leur» que des souvenirs de gaudriole (il n'y a qu'à les entendre rigoler avec le permissionnaire), tandis que chacun sait —et peut s'en assurer dans le premier musée venu ainsi qu'autour de Saint-Sulpice— le coeur des mères est un rognon hémophile.

Et pourtant...

Ces épouses, ces mères —épuisées, déchirées, crucifiées— nous enterrent tous, sciemment!

Comme le disait une de mes vieilles amies à son mari qu'une série de hasards malins avait miraculeusement conservé jusqu'à la soixante-dizaine: «Le premier de nous deux qui mourra, JE m'installe à l'hôtel».

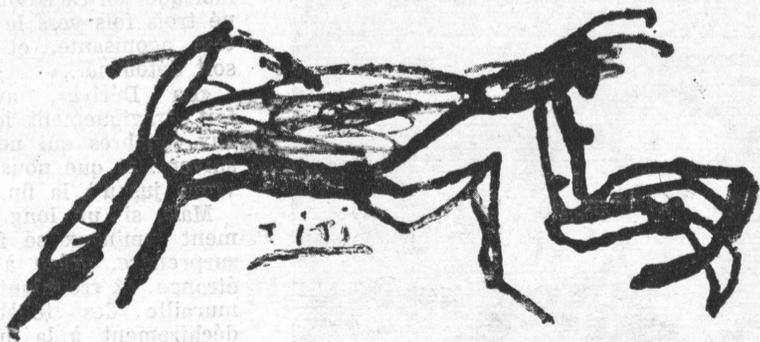
Elle tint parole, et la tient depuis vingt ans, guillerette bisaïeule.

Certes, notre ère est sérieuse, positive, réaliste: les veuves n'entrent plus au couvent; le voile qu'elles arboraient jadis ferait rigoler sur une scène de boulevard; on dit même qu'en Inde, peu d'épouses, aujourd'hui, accompagnent au bûcher le cadavre de l'époux.

Et c'est fort bien ainsi...

Aux Etats-Unis notamment —où leurs nerfs ravagés conduisent jeunes les hommes au four crématoire, et où, paraît-il, les trois quarts de la fortune du pays sont entre les mains des femmes— il est heureux qu'elles survivent: que deviendrait tout cet argent?

Et qui songerait à leur reprocher de l'utiliser charitablement au pourchas d'un autre tortionnaire?



Je suis néanmoins certain que la nouvelle du prochain remariage de Jacqueline Kennedy, publiée par la revue madrilène «SP», ressortit à la propagande castro-sinophile.

Le Président des Etats-Unis est «mort au champ d'honneur» (j'utilise à dessein l'expression la plus stupide, afin d'être compris même par les mères et par les imbéciles).

Il est mort pour la grande patrie humaine, et seuls des analphabètes ou des complices peuvent encore garder ou feindre un doute sur l'origine de la balle d'argent que l'assassin glissa dans son fusil.

La femme de John Kennedy était, avec son frère Robert, sa plus intime collaboratrice: leurs mains jointes devant le cercueil ont tiré des larmes aux plus coriaces.

Il est impossible que soient taries les siennes, qui coulèrent si pathétiquement dans les revues du monde entier et, n'en doutons pas, sur son oreiller.

Il est impossible que la compagne de cet homme de bonne foi, il est impossible que cette dame se résolve, en le trahissant si vite, à n'être plus qu'une petite femme.

Georges d'Anthès

Entre certains gens, les opinions n'importent pas.

Drieu la Rochelle

Nous savons tous que ce qui importe dans la vie d'un homme, ce sont les questions qu'il se pose et non les réponses qu'il leur donne.

Gabriel Matzneff

En estas columnas firman:

GEORGES D'ANTHES.— «La mante religieuse», pág. 3.

MARGARITA CAUBET.— «Cometa», pág. 3.

JEAN PARVULESCO.— «Sur «LA DERIVE» de Paule Delsol», pág. 4.

TOMEU PONS.— «Diálogo del pájaro y el intelectual burgués», pág. 5. «Segunda enseñanza», pág. 6.

AGUSTIN LLUCIA Y ROIG.— «Cartas abiertas», pág. 5.

FLORENT RAMAUGE.— «Pelorus Jack», pág. 6. y FRITZ

COMETA

Hoy he subido, amor,
a la alta cima
desafiando al tiempo,

y como una cometa dominguera
que se recorta frágil
contra el cielo,
me he dejado llevar,
etérea y rauda
en brazos del etéreo y raudo viento.

El mar, bajo mis piés,
el mar gigante,
se ha convertido en un pequeño espejo
y las casas, en manchas ignoradas
y las gentes...
ni eso.

Hasta de tí, mi amor,
hoy me he olvidado,
y por primera vez en mucho tiempo,
completamente libre de tu imagen,
volaba immaculado,
el pensamiento.

MARGARITA CAUBET

Un apprentissage de la mort:

«La Dérive» de Paule Delsol

«L'amour est à réinventer, on le sait». — Rimbaud.

Le cinéma de la dernière limite.

Comme toute expérience directe de nos propres limites existentielles, le nouveau cinéma, on le sait, est devenu, aujourd'hui, pour certains d'entre nous, une forme de libération intérieure, la chance vivante d'une nouvelle liberté.

Aujourd'hui, sur la ligne de passage de deux mondes, un cinéma inconditionnellement d'avant-garde — et là il n'importe guère plus qu'il s'agisse d'un cinéma d'engagement spirituel comme celui d'Eric Rohmer, ou d'un cinéma totalement existentiel, comme celui de Jean-Luc Godard, ou d'essai, comme celui de «La Jetée» de Chris Marker, ou, enfin, d'un cinéma de témoignage comme celui du film de Paule Delsol, «La Dérive» — ne saurait absolument plus se poser, à lui-même, un problème autre que celui qui oppose, en nous-mêmes et dans le monde, la fin du monde et son recommencement à venir. En ce qui nous concerne, donc, nous, les hommes de la ligne de passage, force nous est-il d'avouer que, pour nous, il ne s'agit même plus de choisir, mais de vivre. Car ce n'est point la crainte des ténèbres, on s'en doute bien, et celles que soient ces ténèbres, qui, sur la ligne même du passage salvateur où nous nous trouvons à présent, pourrait encore nous arrêter dans notre marche, mais seule la misère atroce de cette défaillance de la lumière du monde à partir de laquelle il nous est demandé, à nous, les éternellement perdus, de retrouver en nous — en nous-mêmes, et nulle part ailleurs — la voie perdue. Il n'y a que ceux qui se sont perdus eux-mêmes qui peuvent retrouver la voie perdue.

Aussi, le seul cinéma qui puisse encore compter pour nous est, à l'heure présente, le cinéma de nos propres limites existentielles, le cinéma

de la dernière limite.

Sur l'inexistence de l'amour.

Si, même agonisante, l'unité du monde se trouve fondée en amour, et en amour exclusivement, le mystère de la désintégration actuelle du monde est, lui-même, absolument identique au mystère du démantèlement existentiel de l'amour qui s'obscurcit, et qui se perd quand viennent les temps de la fin. L'amour qui se meurt, l'amour qui cesse d'être entraîné avec lui, dans sa ruine, le dernier souffle vivant de notre pouvoir d'être, la dernière clarté du jour.

Essayant de montrer, précisément, la tragédie de l'inexistence de l'amour dans le monde occidental d'aujourd'hui, «La Dérive» de Paule Delsol n'appartient donc pas à ce genre, infamant s'il en fut, que les analphabètes en palce ont pris coutume de nommer, quand ils ne savent

plus comment dire, un film de mœurs.

Que Paule Delsol nous donne à voir, dans ce film, les spasmes d'un être supplicié par l'extinction de l'amour en lui et dans le monde, que Jacqueline Vandal, l'extraordinaire interprète de «La Dérive», ait à nous montrer — et qu'elle y parvienne jusqu'au vertige, jusqu'à nous en couper soudainement le souffle — comment on se fait salope, qu'importe. Toutes les cocheries de Jacqueline Vandal n'ont là qu'une valeur de signes préconçus, une puissance d'action exclusivement héraldique. Ce sont à peine des ombres, ou l'écriture, à jamais chiffrée, de l'haleine qui s'éteint sur le verre poli des agonies silencieuses.

«Filmer n'est donc rien d'autre, dit Jean-Luc Godard, que saisir un événement en tant que signe, et le saisir à une seconde précise, celle où tout doucement la signification naît librement du signe qui la conditionne et la prédestine».

Et là, dans le film de Paule Delsol, ce qui importe, et bien plus, je crois, que n'importe où ailleurs, c'est ce qui se voit encore loin derrière ce qui nous est donné à voir, comme dans le fond dédoublé en lui-même d'une toile de la grande décadence florentine. Non les signes, et bien moins encore leur éclatement en significations, en propos d'intelligence, mais les démarches occultes d'un certain dépouillement philosophique des métaux.

Tous comptes faits, c'est peut-être bien pourquoi je crois, en effet, que, de tous les films récents du nouveau cinéma, c'est encore «La Dérive» qui porte le témoignage le plus avancé, et comme déjà le plus irrévocable, sur le mystère de la mort et de l'effondrement final de l'amour occidental d'aujourd'hui.

Avec une élégance de langage — je veux dire de distancement, de rupture — allant, parfois, jusqu'à la fascination, jusqu'au délire, et pourtant aussi humble que possible dans le devenir intérieur de son récit, Paule Delsol prouve, dans «La Dérive», non seulement l'obscurcissement fatal de l'amour, ses agonies actuelles et l'évidence tranchante de sa mort, mais encore et surtout son inexistence.

«L'amour est à réinventer, on le sait» disait Rimbaud. Nos dirons donc, peut-être, que, si le problème du cinéma actuel est le problème du dépassement de l'inexistence de l'amour, avec «La Dérive» de Paule Delsol le cinéma risque aussi de devenir une forme intérieure de notre propre destin.

«Comme le feu qui transforme toute chose en elle-même».

On sait que Paule Delsol — qui a déjà publié deux romans chez Julliard — signe non seulement la mise-en-scène, mais aussi le scénario et els dialogues de «La Dérive». Ce film nous est donc offert comme une tentative d'expression totale, à la fois confession, témoignage et cri. En ce qui me concerne, je ne serais donc pas très loin de croire que le vrai secret intérieur de «La Dérive» pourrait bien se trouver, et comme déjà entièrement présent, dans le simple récit de son scénario.

Jacque, la jeune héroïne de «La Dérive» est, nous dit-on, «belle, ambitieuse et paresseuse». C'est, en trois mots, tout le «portrait d'une fille de notre époque». Celle-ci, pour échapper à la médiocrité de son milieu abjectement petit-bourgeois — la «rêveuse bourgeoisie» de Drieu la Rochelle ne s'est plus jamais réveillée, que l'on sache, de son sommeil de mort, de son sommeil de plomb — invente de passer d'un homme à l'autre, indéfiniment, imbécilement, jusqu'à la nausée, jusqu'à l'abdication totale, jusqu'au néant. De plus en plus sombrement loin d'elle-même, en gâchant tout, en pourrissant tout, elle ne fait donc ainsi que suivre, et tout en l'ignorant, les voies de la plus grande perte, dont ce verset du Coran seul pourrait, à la rigueur, nous faire entrevoir la vérité abyssale entre toutes: «Ceux qui ne croient pas à l'heure dernière, y sont entraînés en hâte».

Eurydice subversive et menteuse, cienne d'Hécate à la fourrure invisiblement en flammes, ordures et charongne en toute innocence, Jacque, donc, prisonnière de son délire à vide, portera, et partout où il lui faudra passer, le haut mal, la dévoration intérieure de sa secrète allégerance aux puissances invisibles du néant, son désir fou de destruction. Et c'est ce désir de néant, à jamais inassouissable, qui fera brûler, jusqu'aux cendres, l'âme et le corps qui se sont offerts à lui, et dont le sacrifice obscur célébrera ainsi, chaque fois, la venue au monde de la «grande Destructrice de la Fin», la resplendissante Durga au visage de braises vives et que les éternelles ténèbres du non-être couronnent de leurs immensités d'ombre et de songe.

Or, à partir de cette limite hautaine, il n'y plus aucun chemin de retour. Avancer dans la vide, au-delà du vide, ou s'enfoncer dans les abîmes sans fond de son propre néant intérieur: tel est le choix suprême de tout engagement sans retour.

Mais, quel que soit le choix, se perdre en avançant ou avancer en se perdant, le visage flamboyant de la grande destructrice sera toujours devant nous, impassible et serein comme un soleil de glace au cœur des ténèbres sans âge et sans mémoire, souriante et belle «au regard insoutenable», Lilith, l'éternellement perdue.

«Je t'aime plus loin qu'au fond des songes, Maîtresse de la peur, Maîtresse de la Fin...» devait écrire René Daumal, sur le seuil de sa mort, sur le seuil du néant.

Mais approcher ainsi la mort, le néant, les derniers gouffres du non-être, n'est-ce pas, aussi, accepter de faire face, vouloir subir, lucidement, l'épreuve du vide, l'épreuve de la mort nécessaire? N'est-ce pas appeler à soi, héroïquement, l'épreuve du feu, «qui transforme toute chose en elle-même»?

Paule Delsol nous dirait-elle, donc dans un prochain film, quelles sont les voies salvatrices de l'ensevelissement, où finit l'inexistence de l'amour et où commencent les chemins ardents de l'amour autre, qui, on le sait depuis Rimbaud, «est à réinventer»?

Jacqueline Vandal,

ou de la prédestination.

Toutes ces choses tiennent parfaitement ensemble. Et le film de Paule Delsol ne serait sans doute pas ce qu'il est, un film de la dernière limite, si son interprète principale n'était pas Jacqueline Vandal. Celle-ci, à tout instant, fait vivre en elle — ou paraît le faire plus qu'elle ne le fait paraître — la parole visionnaire de Melville s'écriant, au moment même où la puissance des ténèbres se saisissait de son âme, de son corps déchiré par les noces tragiques du feu d'en-haut avec le feu d'en-bas: «...ô toi, Hindoue obscure, moitié de la nature! toi qui, d'os englutis, as bâti quelque part ton trône séparé dans le fond de ces océans qui ne verdissent point! tu es une infidèle, ô reine! et ce n'est qu'avec trop de vérité que tu m'as parlé dans le vaste typhon massacrant tout sur son passage et dans le calme funéraire qui le suit. Et ce n'est pas non plus sans une leçon pour moi que ton cachalot ait tourné trois fois vers le soleil sa tête agonisante, et puis se soit détourné...»

«La Dérive», avouons-le, fait tragiquement leur part aux ténèbres qui nous poursuivent, et que nous poursuivons jusqu'à la fin.

Mais, si un long déchirement lumineux se fait ainsi surprendre, grâce à ce film étrange et troublant, sur la muraille des ténèbres, ce déchirement, à la fin, s'identifie avec la grandeur même des risques assumés, dans une pareille entreprise, par Jacqueline Vandal, dont l'âme et le corps y ont été appelés pour qu'ils laissent faire en eux les puissances de la nuit.

Aussi ai-je longuement pesé mes mots.

Cette lumière que l'on sent flamber, si mystérieusement, ou, peut-être, déjà sans nul mystère, sur le visage de la jeune interprète de «La Dérive», Jacqueline Vandal, ne saurait être, je crois, que la

(Suite page 5, colonnes 1



De gauche à droite: Jacqueline Vandal et Paule Delsol.

Bolsa de la vivienda

Alquileres

OFERTAS

«LA GALERA» para 8 personas
a 100 m. playa Cala d'Or.

DEMANDAS

Compra Venta

CASAS Y TERRENOS

CASA GRANDE 100 m. playa, 5 dormitorios, 2.300 m. terreno.
CASA AVENTURA, 6 dormitorios, 3.000 m. terreno

A la disposición de los amigos

Informes: Redacción en Cala d'Or

En Cala d'Or recomendamos...

Hoteles

Cala Gran

Cala d'Or

Ariel

Oasis

Pensiones

Hostal Romano

Los Arcos

Cala Llonga

Restaurantes y Bares

Hostal Romano

Sevina

La Cuadra

Playa Cala Gran

Can Toni

Bar Fernando

Bar Can Trompé

Bar «Las Vegas»

Night Club Cala d'Or (Bar y Dancing)

Colmados

Cala d'Or
Bazar Caty

Contratistas

Baltasar Binimelis
Antonio Palou
José Roig
José Barceló
Sebastián Salvá
Hermanos Rigo

Jardinero

y plantas de todas clases

Miguel Adrover (Serral)

Pintores

Jaime Barceló (Batle)

Electricistas

Manresa

Tiendas

Marionet { Galería Arte
Reminigolf

Boutique Marlis

Hermanos Barceló

Manresa Souvenirs

Peluquerías

Marlene
Roig
Noguera

Taxis

Rafael Roig

Gori

Martín. Alquiler de coches
sin chófer

Garage Custodia Cala
d'Or

Bowling Cala d'Or

...y no recomendamos

absolutamente a nadie más

Diálogo del pájaro y el intelectual burgués

ALONDRA.—¡Oh! Arca del buen sentido! Perdido para ti el símbolo y la tradición, falto de espacio, limitado por sucesivas piedras que se imitan encabritándose bajo una lluvia vertical de cemento. De qué te quejas?

BURGUES.—Yo hubiese querido mi casa de siempre, la de los padres de mis padres igual que la mía y la de mis hijos.

ALONDRA.—Puede que tu postura más sensata sea reedificarte a ti de acuerdo con el mundo actual. Adaptar tu personalidad y tu falta de amplitud a la nueva vegetación. Yo tengo el espíritu ligero y puedo volar entre todas las líneas, pero a ti la barriga-cerebro te pesa demasiado.

BURGUES.—¡Son construcciones frías! ¡Monstruosas! ¡No tienen alma!

ALONDRA.—El alma no está en las cosas; está en nosotros mismos, sobre todo cuando tenemos el estómago vacío. Prescinde totalmente de la literatura, esa tuberculosis del Arte, de la que los impotentes de creación hacen siempre el pedestal de sus obras, esa enfermedad romántica que nos hace ver en cada balcón un Romeo y en cada celosía un gitano. Olvida la patina, las hiedras, la historia y el tiempo irremisiblemente pasado y ridículo de intentar imitarse.

BURGUES.—No quiero prescindir de todo lo que soy!

ALONDRA.—No de lo que eres porque no eres nada más que un sumando igual a todo lo que fue; ni elegiste tan siquiera el modo de vestirme. Intenta alcanzar lo que todavía no se ha repartido y tener fe en el hombre, en su despertar diario. Solo aquellos que cada día aceptan algo nuevo no continúan siempre dormidos. Dos días con las mismas ideas supone que no te has despertado en cuarenta y ocho horas.

BURGUES.—Yo encontré ya el camino y la verdad.

ALONDRA.—Tú no, porque jamás lo buscaste. Te lo dieron hecho. Además hay muchos caminos y múltiples verdades.

BURGUES.—Entonces este mundo es un caos de indeterminaciones.

ALONDRA.—Por desgracia, no. Observa que no ha sido la adaptación sino la reacción que produjo la guerra. Todas las devastaciones y desgracias sociales han sido producto de hombres «seguros de cuál era el camino y la verdad». Para a final de cuentas conseguir sólo abonar la tierra con cadáveres. Quizás —y digo quizás— esta sea la única verdad de todas las verdades.

BURGUES.—Es inútil. Yo estoy ya formado. Tengo mis ideas exactas sobre todo. Soy un hombre entero, derecho, serio, respetado...

ALONDRA.—Lo cual traducido respecto al prójimo significa: un criminal mas en potencia.

BURGUES.—Así debo aceptarlo todo?

ALONDRA.—Escucharlo todo.

BURGUES.—Y admitir hasta los rascacielos que me agobian?

ALONDRA.—Puede que sea la realidad arquitectónica más armoniosa que edificó el hombre.

BURGUES.—En qué quedamos?

ALONDRA.—¡En nada! Quedar es inmovilizarse, es empezar a morir y quedarse definitivamente es estar muerto. Solo hay una inteligencia y es aquella capaz de saber a lo que no debe oponerse.

El burgues tiende el hueco de la mano para que se acurruque la alondra, ya que no queda calor en ninguna parte.

Antes de dormirse en ella, el pájaro (feliz de que haya una palabra que tenga sentido: «hermano»), interroga.

—Lo ves, podría ser tan bella la vida! Porque no amas siempre todo?

Y muere asfixiado.

TOMEU PONS

CARTAS ABIERTAS

CARTA ABIERTA A

TOMEU PONS:

Querido Tomeu:

La humildad es uno de mis límites Me inhibe frecuente y fastidiosamente. Permíteme, que junto a la manifestación de un positivo reconocimiento a tu deseo de mi colaboración, te diga inmediatamente que no voy a estar a la altura de las circunstancias. Es obvio.

No soy un artista, ni tan siquiera un intelectual. Soy lisa y coritamente un mercader. Un mercader, en un mundo de mercaderes. Un comerciante; en una civilización de comerciantes. Pertenezco a una civilización en que el gesto, el acto más frecuente, es la venta. Una civilización que quiere convencerse a si misma, de que no necesita artistas. Porque teme el artista-testimonio.

Soy de un mundo, en que el burgués ha sido absorbido por el mercader. El burgués, aunque incómodo, toleraba al artista. El mercader lo detesta, le ha declarado la guerra. Una guerra sorda, inexorable. Su fin es prostituir al artista, o aquel con alma de artista.

El mercader siente un horrible miedo a que alguien descubra que su bella civilización «vendemáquinas» —industriales, domésticas, recreativas, artísticas, innecesarias—, su bella civilización limpia —limpia por fuera, limpia por dentro— está vacía.

Organizó muy bien su guerra psicológica. Falanges de vendedores, redes de venta, mapas con banderitas, representantes-espía, comandos-furgoneta, altavoces. Propaganda, propaganda y propaganda. Si D. Carlos Marx y el Dr. Goebels levantarán cabeza, la hundirán rápidamente, atónitos y hasta quizás un poquitín avergonzados.

Quiere fomentaros necesidades de cosas, de las que puñetera necesidad tenéis; y lenta, suave, agradablemente, reduciros a su encadenada esclavitud. Es en el fondo el mismo principio de que se valieron los fenicios. Cambiar vistosas y llamativas chucherías por oro, y luego esclavizar indígenas.

Id con cuidado, pensar que el oro que vais a dar vosotros a cambio, es el oro más valioso de todos. ¿Acierto, si le llamo: amor — fe — ilusión?

«Tous les artistes sont des egocentriques».

Eso, el egocentrismo. He aquí lo único que me une a vosotros.

Saludos

Agustín Lluçia y Roig

Corresponsal en Cala Llonga

No te preocupes, Agustín. Siempre, absolutamente siempre, nos quedará la elegancia, la sonrisa y el globo para ver hasta nuestro propio asesinato.

Tomeu

CARTA ENTORNADA A

LUIS FARRÉS:

Querido Luis:

Si conozco Cala d'Or, es gracias a ti. No olvidaré mientras viva —y quizás aún después— nuestra llegada y la impresión que me produjo.

El taxi desvencijado, todo rendijas, polvoriento y telúrico como la propia tierra ocre. Las inmensas matas de chumbera, contorno fantasmagórico de morería, junto al camino, junto a los ocres pueblos, junto a las torres, molinos, caseríos, el ocre deramado.

Súbitamente la blancura de ruinosas columnas restalla ante los faros. No hay mas ocre. Todo es blanco y verde. Estatuas en las calles abandonadas, bustos de piedra en los jardines olvidados. Casas, mansiones inmensas derelictas de una civilización fenicia y mora.

Tengo sed, tenemos sed. El polvo, el ocre, dan sed. Apenas emergiendo del verde hay un hotel. Un hotel sin gente, sin clientes. Camareros imperturbables, fenicio-moros, moros como el ambiente parecen estarnos esperando desde los siglos. A nosotros, los clientes mesiánicos de cepillo de dientes y cinco duros. El desenlace etílico de tanta maravillosa sorpresa es consecuente e inmediato.

Por la mañana, quizás hipersensibilizado por los vapores de la víspera, comprendí de golpe y con el asombro de quien descubre la perfección imposible, lo que es Cala d'Or. Desde entonces no he cesado de amarle.

Cala d'Or es un compendio perfecto y acabado de mediterraneanismo. Es cátedra. Se enseña mediterráneo. Natural e involuntariamente. Porque aquí se dan todos los elementos, colores y formas unidos y entrelazados.

El azul, el turquesa, el esmeralda, con sus largos brazos penetrando acariciadores en la tierra para empapar el ocre sediento. Los rojos campos asomándose al mar para refrescarse en su espuma. Las blancas casas púnicas, las estatuas griegas, las columnas romanas patinadas por el pólen azufre de los pinos. Olivos y ullastres, plata fenicia y griega.

Y tú me dices que esto es una medianía. ¡Dios! no te comprendo. Es como si me estuvieras insultando.

Si no hay aparcamiento para diplomáticos es porque aquí los diplomáticos van en apargatas, y linterna de noche para no darse con un canto en el costillar. Porque los diplomáticos-medianía, los que necesitan aparcamiento sobre todas las cosas, esos ya huyeron de aquí.

Porque Cala d'Or no admite indiferencia, o se le ama violentamente y para siempre, o se le odia. Y una vez se le conoce, o se vive para siempre en él, o se le huye furiosamente, con un huir, que es un poco huir de la propia conciencia.

«Una medianía» ¡Vamos hombre, hasta aquí podíamos llegar!

Abrazos,

Agustín

Paule Delsol (suite)

lumière astrale du génie, une lumière d'ailleurs. Cette transparence d'un regard déjà si vertigineusement creusé, dans sa clarté lointaine, par l'appel magnétique du centre occulte, du point de convergence et de ralliement vers lequel tend s'entremêler tout ce qui, à l'heure présente, agonise loin des voies de retour, ne saurait être que celle d'une prédestination qui s'éveille à l'intelligence solaire de son propre destin.

Cependant, l'unique souci profond, l'obsession totale du cinéma, son délire infini et sa fatalité dévorante, c'est encore et toujours la vérité de la mort.

Voir et donner à voir, c'est

à la fois tuer et se faire tuer, parce que tout regard accompli annule, tue son objet et s'annule lui-même en perpétrant ce meurtre dialectique, dont le pouvoir de vie s'identifie avec le pouvoir de mort.

«Voici venir le temps des assassins», disait, déjà, Rimbaud.

L'apprentissage du cinéma s'identifie donc, à la limite, avec l'apprentissage du meurtre. Apprendre le cinéma, c'est «apprendre à donner et à recevoir la mort».

Avec «La Dérive», Paule Delsol nous a confié un fascinant «journal de marche» de son apprentissage du cinéma, de son apprentissage de la mort.

Jean Parvulesco

The Cucumber

The cucumber has very much to say for itself.

Compared to the banana, for example, which is generally of a conventional size, the cucumber covers an awfull lot of dimensions and can be used in many ways, so simple that anybody will be satisfied.

Aunt Yvonne, a very nice french lady who, after many desillusions toock to gastronomy, gave me her last recipy with which I am glad to help you, girls.

Take one or various cucumbers (it depends of your appetite or guests) and peel them carefully.

Then cut them in «pennies, put the slices in a soup plate and cover fairly generously with salt.

Put another soup plate over and a stone or anything heavy on top.

The cucumber will loose its water in a couple of hours.

The moment has come to make the most wonderfull of summer salads with a little chopped parsley, pepper, lemon juice and either cream or the best olive oil.

ANONYMOUS

PELORUS JACK

CALA D'OR a pu s'assurar la colaboracion intermitente de FLORENT RAMAUGE, Moniteur de la Fédération française d'Etudes et de Sports sous-marins, Expert en recherches sous-marines, et, enfin, «Vice-président du Club des chercheurs de trésor» (on raconte qu'il en trouve davantage à terre qu'au fond des eaux!).

Collaboracion intermitente, car Florent Ramaugé arme son bateau pour une expédition d'été d'où il rapportera certainement des souvenirs.

A Majorque, nous sommes quelques-uns à évoquer le monde sous-marin qui naît d'un seau à fond de cristal: glauque royaume où formes et couleurs n'appartiennent pas aux terriens mais à nous, les plongeurs.

Nous nous reconnaissons à nos yeux que le soleil rasant la mer a bridés et griffés au bord des paupières.

Nous, les hommes du silence, nous ne savons pas toujours exprimer ce que nous avons vu et vécu sous les eaux: quels mots magiques pourraient traduire les magies sous-marines, de ce monde presque inviolé, à deux brasses du néon, de l'asphalte, des bars, des plages bariolées...

Là où l'eau moirée des calanques lèche la falaise ou le rocher, commence un monde étrange où le sang, votre propre sang, ne coule pas rouge, mais vert, d'un vert éclatant, lumineux; monde où majestueux, indolents, flânent les grands poissons, où le microscope des algues revêt des formes héraldiques.

L'«éléphant» ne connaît les habitants des eaux que déjetés, flasques, leurs couleurs estompées par la mort: c'est dans le cristal de l'eau vivante qu'il faut voir le mulet fulgurant, le sar passant de l'ombre au soleil, avec sa découpe de jeu de cartes, le sorb et ses nageoires de soie jaune, et, sur sa corniche, la rascasse, samourai de pourpre qui regarde le vide de ses yeux goitreux. Le poulpe grisâtre, si laid à terre et presque répugnant, est sous la mer, un danseur léger, que la crainte ou la colère transforme brusquement en personnage médiéval, mi-violet, mi-argent. Et, dans l'ombre des tombants rocheux, veille le mérrou, gardien sévère des épaves oubliées...

Cette fausse douceur méditerranéenne qui baigne nos côtes, masque les innombrables drames de la mer, de la lourde galère chargée d'amphores, naufragée avant Jésus-Christ, au navire moderne qui rouille au fond des eaux.

Un cargo espagnol avait sombré vers les années 50, au large du Cabo Nati, au N.O. de Minorque.

On avait fait appel à moi pour retrouver son épave. Le bateau avait heurté une falaise et mis plusieurs heures à couler sous les yeux impuissants des habitants de Ciudadela. Quelqu'un pensa à photographier la catastrophe... Pendant des jours et des jours, on chercha l'épave en vain; et c'est cette photo qui, finalement, permit de repérer l'endroit où elle gisait. A bord de la barque d'un vieux patron-pêcheur qui connaissait les courants traitres du Cabo Nati, nous avons sondé inlassablement la mer, à quelque soixante mètres de profondeur. Tout équipé, prêt à plonger, j'attendais le moment où notre longue boucle de filin, traînée par deux barques jumelles accrocherait autre chose que des roches et nous transmettrait une vibration différente. Monotone, le travail de drague continuait... Brusquement, le câble se tend en vibrant, avec un gémissement métallique. L'agitation s'empare des deux bateaux et je hurle aux patrons de maintenir les moteurs à pleine marche afin de ne pas perdre l'épave. Je descends le long du filin, dans la lumière qui décroît pour disparaître presque complètement. C'est le vide derrière, le vide en-dessous, avec la seule réalité noire du cordage qui me guide vers des ténèbres toujours plus profondes. Le fond m'apparaît brusquement, tavelé de plaques de sable vaguement éclairées, comme une immense peau de léopard, et dans ce clair-obscur se découpe, nette, l'énorme silhouette noire du cargo immobile, présence insolite dans un monde étrange qui semble hanté.

Comment décrire l'atmosphère irréaliste qui entoure le travail technique, pourtant si précis, du plongeur professionnel? Systématiquement, j'entreprends d'explorer l'épave. Poussé par cette curiosité toujours neuve, qui me fait pénétrer plus avant dans le labyrinthe du bateau mort, afin de déterminer la gravité des avaries survenues à la coque et de juger si elles empêchent de renflouer l'épave... Je passai au travers d'une des vitres brisées de la dunette, survolai la table à cartes, glissai vers le centre du navire. Les portes, que j'ouvre au ralenti, me découvrent des coursives noyées d'ombres et dans la salle des machines, le cuivre des moteurs luit doucement: la mer n'a pas encore eu le temps de transformer le cargo en une immense ruche sous-marine, taraudée de mille recoins, où les bêtes grouilleraient parmi les plantes.

Mais, implacablement, l'air se raréfie: nul plongeur ne peut ruser avec le temps. Je tire sur ma

«réserve», respire enfin librement, mais pour quelques minutes seulement... Il faut remonter, remonter vers la surface où les autres attendent, anxieux, curieux de savoir ce que je suis seul à connaître, et qu'il va falloir raconter, avec des mots de terrien...

Quelques années séparent cette plongée des recherches acoustiques sous-marines que j'ai réalisées pour un laboratoire français de physiologie animale. Ces études s'étendaient sur tout le bassin de la Méditerranée Occidentale, et c'est au cours des trois campagnes que j'entrepris avec les équipes techniques de ce laboratoire que je connus plus intimement les mystères du monde marin. Quoi qu'on dise, le monde du silence n'est silence que pour nos oreilles imparfaites, sourdes à l'ultrasonore.

Toute une longue nuit, au large des bouches de Bonifacio, j'ai entendu «parler» entre eux les grands troupeaux de dauphins, qui se dirigeaient vers l'Ouest. Notre bateau de recherches dérivait en grinçant doucement sur la mer endormie, dans le grand silence lunaire. Nous écoutions dans nos hydrophones sous-marins la respiration paisible de la houle; imperceptiblement tout d'abord, mais aigu comme un signal morse, nous parvint le «top» ultra-sonore d'un dauphin, puis d'un autre, et d'autres encore, jusqu'à ce que tout l'espace fût peuplé de leur présence. Nous les entendions «bavarder» entre eux, se répondant d'un horizon à l'autre, se transmettant leur route en sondant de leurs signaux la masse de l'eau. Brusquement, ils jaillirent autour du bateau, froissant la surface de leurs formes luisantes, puis s'éloignèrent, nous abandonnant au calme de la nuit.

Respirant l'air comme nous — mais moins souvent! — les dauphins innombrables peuplent les océans, leur intelligence les rapproche des hommes, dont ils deviennent parfois l'ami. Tel ce fameux dauphin blanc, qui guidait les navires dans les brumes et les écueils d'un détroit de Nouvelle-Zélande et ne les abandonnait qu'en vue du port, sains et saufs.

Connu de tous les gens de mer, qui l'appelaient Pelorus Jack, il rendait de tels services à la navigation que le gouvernement zélandais fit passer une loi pour le protéger.

On raconte qu'un équipage ivre l'accueillit une fois à coups de fusils... Pelorus Jack disparut pendant de longs mois, jusqu'au jour où le cargo se représenta au seuil du détroit.

Pelorus Jack était à son poste. Et les marins, oubliant leur forfait, le suivirent en confiance...

Il les mena dans les écueils, où le bateau se perdit, corps et biens...

Florent RAMAUGE

Segunda enseñanza

A propósito de la Editorial del 30 de mayo hemos recibido una carta de un señor que opina que solo se puede jugar con pelotas (resumido su largo razonamiento filosófico sobre la responsabilidad de la prensa) y no concibe otra forma de hacerlo. Pide un ejemplo.

Se lo damos:

«...sucede todo como si jamás tuviese fin. Se ha perdido el sentido de la noche y del día.

Las miradas brillan de una luz extraña desde el fondo de los rostros cubiertos, que entre risas intentan descubrirse mutuamente para reconocerse.

Se grita, se come, se silba, se canta.

Se suceden los tenderetes para venta de globos rojos, perros calientes, pipas, cacahuètes, fuegos de artificio, bengalas y chucherías de todas clases para los millares de turistas embocados por tanto colorido y vitalidad.

No hay horas, no hay tiempo. Cortejo tras cortejo de vistosos terciopelos y sedas, rojas, verdes, blancas con luces en las manos, despidiendo al sol, saludando el alba.

Se ama, se perdona y durante ocho días no existe la ofensa.

El rico es generoso y el pobre espléndido.

Se engalanan los balcones y sueñan las campanas de todas las iglesias. Mientras de noche los anuncios se pierden en una selva de luces y farolillos.

De vez en cuando un pequeño destacamento de soldados marcando el paso de la oca como espaldarazos amistosos y complacientes del gobierno (que dicho sea de paso es la única forma en que sabe hacerlo) a los festejos del pueblo.

Cantos roncós, primarios y terriblemente sentidos de los apasionados, entre aplausos y el rumor de tambores y saxofones.

Y recorriendo las calles atestadas inmensas piezas figurativas y alegóricas en cartón piedra, fabulosamente iluminadas, aplaudidas y celebradas, que avanzan indiferentes sobre una riada de seres medio inconscientes por el cansancio...».

Bueno, señor M. B. de Felanitx, el juego consiste ahora en que Vd. adivine si estoy hablando del Carnaval de Rio o, d' la Semana Santa de Sevilla.

UN ASTURIANO

Crónica de Sociedad

Estuvo almorzando en el Hostal Romano el Almirante Jefe de la armada francesa del Mediterráneo. Pese a su cargo llegó por tierra. Quedó encantado con nuestro rincón. Mientras no quiera defendernos...

Lolita, una de las pioneras de Cala D'Or, guapa como siempre, acompañada de sus hijos y nieto, estuvo pasando unos días en casa Rosita.

Llegaron los Lluçia, los colonizadores de Cala Llonga, con un secreto que no decimos pero sabemos, sin contar las excelentes perspectivas de sus inmensas plantaciones de corcho en los Pirineos. Agustín con su amabilidad y excelente humor acepta colaborar en nuestro suplemento. La tranquilidad de «outremer» supone

mos le inspirará excelentes ideas.

Ya tenemos, como no? «Las Vegas» sin Frank Sinatra. Es Jaime Llompart quien inauguró un bar con este nombre, en el que, como de costumbre, estamos aquí casi para eso, asistió todo Cala D'Or.

Y a propósito de inauguraciones debemos hacer una rectificación. El bar de Tarragó no se inauguró el sábado. Ciertamente hubo fiesta y de la grande. Tampoco era como creyeron muchos residentes, que se presentaron con flores, mariposas y hasta medias de obsequio, la fiesta de María, su esposa. Era simplemente la Onomástica de Fernando.

La inauguración auténtica tuvo lugar espléndidamente el miércoles ofrecida por Ben (sueco que no se llama así, pero hombre práctico y amigo de hacer el bien, no ahorra en su nombre un montón de consonantes finales que no se pronuncian). Cónsul General de Irak en Suecia, pasa por Cala D'Or de casualidad, manda al garete todas sus ocupaciones oficiales y se queda. A su cargo el Bar de Fernando y el Night Club, le deseamos larga estancia entre nosotros que su simpatía y generosidad bien se merecen.

Estuvo pasando unos días en Cala D'Or la simpática y encantadora Valantine Content esposa de nuestro colaborador y futura caladoreña. ¡Que puedas disfrutar muchos años de nuestra paz, Valentine, y regresad todos pronto!

LISEZ CONTENT

En un restaurante. El camarero:
—Le recomiendo al señor la lengua de ternera con uvas.

El cliente:

—¿Está usted loco? ¡Lo que un animal tuvo en la boca! Deme un huevo.

Un elefante le dice al ratón:

—¡Dios mío, que pequeño eres!

El ratón:

—Ya lo sé: es que de niño estuve muy enfermo.

FRITZ

Dopósito legal P. M. 380 - 1958
COPYRIGHT CALA D'OR
DIRECCION: Tomeu Pons.
CALA D'OR (Mallorca)